

Retourner à l'école – sur *La solitude des professeurs est infinie* de Yannick Haenel

Par [Fabrice Gabriel](#)

Écrivain

À partir de ses propres souvenirs de professeur de collège en banlieue parisienne, Yannick Haenel livre avec *La solitude des professeurs est infinie* un roman fiévreux sur la vocation des enseignants : pas seulement un témoignage sur l'état critique d'une profession malmenée, mais le récit éminemment littéraire d'une authentique passion.

Peut-on se permettre, en guise de préambule, un souvenir personnel ? La première fois que j'ai rencontré Yannick Haenel, il y a bien longtemps, alors qu'il avait déjà publié plusieurs livres et dirigeait une revue littéraire, et tandis qu'il m'arrivait moi-même d'écrire, c'était dans la « salle des profs » d'un lycée des Hauts-de-Seine, à la faveur de quelque affectation académique dont j'ai oublié le détail. Et il portait, je crois, le même long manteau que le héros de son nouveau roman, *La solitude des professeurs est infinie* ...

L'expérience qu'il décrit dans ce livre, je l'ai donc partagée en partie, même si c'est d'une autre façon, chaque parcours étant singulier dans ce drôle d'univers que constitue l'enseignement dit « secondaire », en particulier pour les jeunes gens qui le découvraient naguère en région parisienne, et finiraient parfois par le quitter – une communauté diverse, mais unie souvent par quelque chose de spécial, une sorte de trouble présent au cœur du livre, et qui émeut. Yannick Haenel en parle de la sorte, dans une conversation avec une ancienne condisciple qui a choisi très tôt, quant à elle, de renoncer : « Être prof implique [...] un certain amour de la gratuité ; un tel amour n'était pas du tout raisonnable, mais c'était précisément cette part de folie qui me plaisait : en échappant à la mesure, au calcul et même à l'ambition personnelle, "enseigner dans le secondaire", comme elle disait avec un peu de dédain, rendait possible à mes yeux que quelque chose de plus grand se transmette. »

Si le livre réveille alors des souvenirs de « transmission » (la mémoire des cours et des classes), il serait dommage de le prendre pour ce qu'il n'est pas, ou alors seulement secondairement : un témoignage sur la difficulté de l'enseignement en banlieue, la dégradation des conditions d'exercice du « plus beau métier du monde », le désarroi d'une société qui semble avoir aujourd'hui abandonné tout idéal d'éducation. Bien sûr, il y a cela dans le roman, mais ce serait considérablement le réduire que de le limiter à cette part documentaire, si évocatrice soit-elle, et si évidemment propice à l'identification : on imagine bien que beaucoup de lectrices et lecteurs se reconnaîtront dans les aventures de Jean Deichel, le double de l'auteur, qui revient en les fictionnalisant sur ses années de jeunesse, lorsqu'après avoir obtenu l'agrégation, à Rennes, il enseigna pendant une dizaine d'années les lettres dans des collèges de la région parisienne. Son récit s'ouvre ainsi, assez naturellement, sur une rentrée : « J'ai franchi le portail du collège Saint-Exupéry. »

Il faut partir de cela : le retour du personnage « haenelien » de Jean, que l'on retrouve avec ses caractéristiques rencontrées déjà dans maints livres précédents (auquel il fait d'ailleurs allusion, à l'occasion, avec une certaine malice) : idéalisme un peu foutraque, amour immodéré de la littérature et de la poésie, franche tendance aux excès alcoolisés et disposition

remarquable, surtout, à l'autosabotage systématique, à peine compensée par des stratégies de rêverie et de fuite toutes personnelles, mâtinées d'un goût presque maniaque pour la mystique.

Jean vient donc d'être nommé dans un collège de Mantes-la-Jolie. Il a 22 ans, n'a pas l'air très adapté à la vie matérielle, mais croit sincèrement dans le sens du métier qu'il va découvrir, du jour au lendemain, dans le contexte peu accueillant de l'établissement réputé « difficile » où nous allons le suivre. Il a trouvé une façon originale de se loger, puisqu'une ancienne connaissance lui a proposé de reprendre sa place de gardien d'un club de tennis aux abords du lac d'Enghien : il bénéficie de l'appartement (et de l'abondante discothèque de son logeur), mais doit en contrepartie ouvrir et fermer le centre sportif, matin et soir. Il s'en accommodera, sans éviter ce qui fait souvent l'ordinaire des jeunes professeurs en banlieue parisienne : les longs voyages en RER, l'attente d'un bus ou d'une correspondance, la traversée de zones périurbaines à des heures parfois décalées, simplement pour aller « faire cours », ou en revenir, épuisé.

C'est, d'entrée, un aspect assez saisissant du livre : restituer un rapport soudain bouleversé, au sortir immédiat des études, avec l'espace et le temps. Le début d'une vie d'adulte, qui consiste bizarrement à retourner à l'école. Cette drôle de profession de professeur suppose d'abord beaucoup de vide, dans les cases blanches d'emplois du temps parfois absurdes, et des trajets d'un endroit périphérique à un autre – les moments de fatigue, les horaires bousculés, l'absence de quelque chose qui pourrait figurer un centre.

Il y a ce côté volant, éphémère, instable et inconfortable, au moment où l'on entre dans le monde du travail, alors que ce travail n'en est pas tout à fait un : il peut correspondre à une « vocation », comme le dit Jean, et c'est plus simplement une aventure que Yannick Haenel rend ici à son identité potentiellement romanesque. Ce qu'il réussit à raconter avec tant de justesse, c'est précisément le paradoxe que l'on vit en devenant professeur : on croit entrer quelque part (une institution, un établissement, parfois presque une famille), et en réalité on sort pour ainsi dire du monde, alors qu'on en rencontre volontiers la brutalité sociale (c'est le cas pour Jean à Mantes-la-Jolie).

Ce parcours, qu'on pourrait dire initiatique, a quelque chose de matriciel chez Yannick Haenel : c'est souvent celui de ses personnages, qui avancent et nous entraînent dans une sorte de gouffre intérieur, un apprentissage où la catastrophe n'est jamais loin, dans la quête d'un horizon – un idéal – qui dépasserait l'insupportable ordinaire, au risque de la perte, du ridicule, de la mort sociale. C'est bien ce qui se passe ici pour Jean, fumeur de cigarettes dans des lieux interdits, inadapté chronique aux règles de la hiérarchie, réfugié dans la musique, en l'occurrence le rock *indie*, lecteur compulsif du *Zohar* et des grands textes. Et sa trajectoire est un peu celle d'une passion, au sens étymologique et possiblement religieux du mot : le personnage porte sa croix au milieu des Pilate et des Judas du collège, où l'on trouvera aussi, forcément, quelque Madeleine et des Thomas...

L'écrivain ne se prive pas de régler des comptes, on le devine, avec certains personnages honnis, autrefois croisés : le principal rigide et les collègues serviles, souvent désabusés et parfois mesquins, qui font un tableau assez désespéré d'un milieu où émergent heureusement d'autres figures plus douces. Mais ce qui frappe surtout, c'est, conformément au titre, la puissance de la solitude. La clé est dans ce mot, parce qu'il ne définit pas seulement un état sociologique, mais peut-être la nature profonde d'une vocation : être professeur, c'est choisir d'être seul, même dans le cadre d'une communauté et le rapport toujours recommencé aux autres qui constituent une classe, avec ses surprises, ses crises, ses merveilles parfois.

Un passage en résumé d'une certaine façon l'esprit, avec une force déclarative que le livre a longtemps contenue, et qui éclate enfin dans l'explicite : « si je cherche à distinguer ces années les unes des autres, à replacer tel moment terrible ou heureux dans la succession des collèges où j'ai été affecté, je n'y arrive pas : il ne me vient que le nom des établissements (et encore, pas tous) ; le reste, c'est-à-dire l'essentiel, la substance des cours, les visages des élèves et ceux de mes collègues, les hauts et les bas, l'ennui et l'intensité, cette matière pesante et fragile des journées qui sont découpées en heures, et ces centaines de semaines, de mois, ces trimestres qui sont nos saisons à nous, ce cycle qui ne cesse de recommencer, chaque année, en septembre, et qui s'achève, de manière brouillonne et languissante, en juin, tout cela surgit maintenant avec une exubérance à laquelle je ne m'attendais pas. Il y a si longtemps que ces événements ont eu lieu qu'ils m'apparaissent presque fictifs, comme s'ils étaient arrivés à quelqu'un d'autre. C'est pourtant bien de moi qu'il s'agit : je me reconnais dans la matière de ce roman dont j'ai vécu chaque détail. Le trouble qu'il porte en lui s'accorde à la folie de ce métier : il faut être fou pour être prof (je dirais même : pour être *un bon prof*). En tout cas, cette folie ne m'a jamais quitté ; je plaide en sa faveur ; je crois qu'elle est salutaire. À leur manière usée, plaintive, parfois morne et toujours consciencieuse, les profs sont des saints. »

Est-ce une manière de fantasme quasi-christique, strictement personnel, ou certains jeunes professeurs d'aujourd'hui se reconnaîtront-ils dans ces lignes ? Leur solitude a-t-elle encore grandi, depuis ces années 1990 qui balisent avec précision le texte, bien avant le traumatisme de l'assassinat de Samuel Paty, que l'auteur désigne lui-même comme une sorte de cap tragique ?

Le roman ne répond pas : il se contente à sa façon de raconter l'histoire d'une *curieuse solitude* (si l'on veut ici détourner le titre du premier livre de Philippe Sollers, dont Yannick Haenel fut un fidèle) et la manière dont cette solitude peut être circonscrite et même dépassée, à travers une intrigue presque souterraine, habilement construite, dont il serait dommage de révéler le détail, mais qui décrit en définitive le retournement d'une malédiction en révélation. Il y a sur ce chemin des élèves, des violences et des épiphanies, un lac et de l'Italie, des femmes et la lecture de Dostoïevski, des signes mythologiques et puis un chien, personnage merveilleux qui surgit comme une grâce pour accompagner Jean dans l'ultime étape de son parcours romanesque.

Insistons sur le mot : *La solitude des professeurs est infinie* est éminemment romanesque, qui dit la folie – la fiction – d'un homme qui ne renonce pas à croire, et auquel la littérature offre pour cela sa revanche. Une scène du livre figure parfaitement ce mouvement où nous sommes emportés (puisque un roman, s'il est réussi, nous venge toujours aussi, de quelque façon), et elle est empruntée à un film. L'écrivain n'en cite pas le titre, ni l'auteur, mais on reconnaît sans peine un moment fameux de *Nostalghia* d'Andreï Tarkovski : son personnage principal, le poète russe exilé Gortchakov, s'efforce de traverser les vapeurs du bassin thermal de Bagno Vignoni, en Toscane, en gardant allumée la bougie qu'il tient à la main. Il échoue, puis recommence, refuse de renoncer. La scène dure près de dix minutes, en un même plan-séquence, et son enjeu est de taille : il s'agit simplement, par ce geste, de sauver le monde. Yannick Haenel a de l'audace : il partage cette ambition.

Yannick Haenel, *La solitude des professeurs est infinie*, Gallimard, août 2026, 320 pages.

[Fabrice Gabriel](#)

Écrivain, Critique littéraire